

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 43

Artikel: Les derniers combats de l'ancienne Berne : (mars 1798) : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181985>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le chemin de fer de Lausanne à Echallens.

Un journal de notre ville annonce que les travaux du chemin de fer de Lausanne à Echallens commenceront incessamment, afin d'établir promptement la communication entre Lausanne et Romanel. Il nous tarde, en effet, de voir ces deux grands centres de population reliés par une voie ferrée, et d'entendre les employés de la ligne crier sur une gamme ascendante : Cery, Romanel, Cheseaux, Etagnières, Assens, Echallens !

Mais on regrette vivement de voir ce chemin de fer passer avec indifférence à côté de Crissier, qui ne tardera certainement pas à réclamer, à juste titre, un embranchement nécessité par le commerce important des vins de la contrée. Malapalud, laissé à quelque distance de la voie, ne pourra pas non plus rester en dehors du mouvement général, tandis que son voisin Etagnières aura probablement sa gare, expédiera ses vans sur tous nos marchés et ses *tapaseillons* dans les cinq parties du monde.

Ce nouveau genre de locomotion n'a pas laissé que de soulever d'amères inquiétudes. Une foule de questions se sont posées sur la possibilité de faire circuler les trains sur la grande route, concurremment aux attelages de nos paysans, puisqu'on nous dit qu'aucune clôture ne séparera les deux voies. En effet, celui qui parcourt cette route les jours de marché, au milieu des nombreux chars qui y circulent, et dont plusieurs sont conduits par des hommes qui s'endorment sur le siège, ne peut s'empêcher de se demander comment l'on pourra éviter les dangers et comment nos chevaux de la campagne s'habitueront à rencontrer la locomotive avec son panache de fumée et ses sifflements aigus.

Eh bien, qu'on se rassure. Une personne fort bien placée pour nous renseigner, nous affirme qu'on exagère considérablement les inconvénients du système et que tout marchera dans l'ordre le plus parfait. Ces chemins de fer à voie étroite, ne prenant qu'une légère partie de la chaussée, laissent circuler librement les chars et les piétons. Si parfois un cheval ombrageux vient à s'effrayer, si quelque bourrique de laitier dresse les oreilles, le mécanicien, qui connaît son monde et l'aperçoit de loin, pousse du pied la porte du foyer, intercepte la sortie de la fumée et laisse passer tranquillement la bête.

Il est probable que ces aimables attentions retarderont souvent la marche des trains ; mais ne vaut-il pas mieux arriver quelques heures plus tard

à destination que d'avoir à déplorer la perte de quelque brave quadrupède.

Les ivrognes attardés sur la route ne manqueront sans doute pas de causer aussi quelques soucis. A ce sujet, nous sommes à même de tranquilliser complètement nos lecteurs, car les plus sages précautions ont été prises par le génie des inventeurs.

Une pièce de fer simulant une oreille de charrue se trouve placée au devant de la locomotive, à fleur des rails, pour balayer tous les obstacles, de manière que les suppôts de Bacchus qui tomberont sur son passage seront soigneusement poussés de côté par cet engin protecteur et couchés en andains au bord de la voie.

Ce chemin de fer deviendra, du reste, une source inépuisable de prospérité, qui doit primer sur toutes ces considérations particulières. Le commerce va doubler d'importance ; les blés du Gros-de-Vaud, nous arrivant en masse, feront baisser le prix du pain ; le district d'Echallens prendra une nouvelle vie, et son chef-lieu, où l'on dit que le Talent ne s'arrête pas, aura du moins la consolation, en sa qualité de tête de ligne, de voir s'arrêter le chemin de fer dans ses murs.

L'auberge de la *Charrue*, à Romanel, prendra l'importance d'un hôtel de premier ordre, et le *Chalet du chasseur* ne tardera pas à faire pâlir Beau-Rivage.

Les vignes de St-Laurent doubleront de valeur, et les habitations nouvelles, situées au bord de la route, s'égaieront au sifflet de la locomotive, qui viendra rompre le silence monotone de ce quartier. Ses habitants auront seulement une simple précaution à prendre avant de sortir de chez eux : consulter l'horaire de la nouvelle ligne pour ne pas se cogner contre les wagons au passage du train, ce qui pourrait leur occasionner quelques désagréables contusions. Mais il n'y a vraiment que les gens qui ne demandent que plaie et bosse à qui cela pourrait arriver. Espérons donc qu'avec un peu de bonne volonté de la part de chacun tout marchera sur cette voie comme dans le meilleur des mondes.

L. M.

Les derniers combats de l'ancienne Berne.

(Mars 1798.)

II

L'armée bernoise, dont nous avons décrit la composition et le plan de défense, pouvait encore se faire

respecter pour le nombre, la force physique et le courage; mais sa valeur militaire était bien faible vis-à-vis de soldats aguerris. La milice, rarement réunie, avait encore plus rarement fait campagne; elle n'entendait rien au service de sûreté; le défaut de silence dans les rangs, d'attention, d'obéissance, la rendait incapable d'exécuter les manœuvres les plus simples. La cavalerie, très incomplète, ne se distinguait que par son indiscipline; une bonne moitié des dragons n'étaient pas maîtres de leurs chevaux, dont beaucoup, de même que ceux du train, n'avaient jamais entendu le feu. En revanche, les cinq compagnies de carabiniers et l'artillerie pouvaient être regardées comme d'excellentes troupes; elles firent leurs preuves durant la campagne.

Pour les travaux du génie, on manquait de soldats et surtout d'officiers; quant au commissariat, il n'en était pas question. Beaucoup d'officiers, qui avaient servi, ne savaient pas sortir de leurs habitudes de garnison; un petit nombre seulement montraient un véritable talent. Pas de commandement supérieur qui pût les rallier.

Malgré ces éléments de défaite, il eût été encore possible d'obtenir un bon résultat. L'esprit de la troupe, au début de la campagne, était excellent, et les soldats, animés d'une haine profonde contre les Français, ne demandaient qu'à se battre. Une attitude énergique, l'offensive avant que les renforts ennemis fussent arrivés, et un premier succès changeaient la face des affaires. La position des Bernois, placés entre deux corps ennemis qui ne pouvaient communiquer entre eux, leur permettait de réunir le plus grand nombre de leurs troupes contre l'une des divisions françaises, de l'écraser avant que l'autre s'en doutât, et de se retourner ensuite contre la seconde. On n'y songea pas, les chefs ayant pour système de vouloir garder tous les points à la fois. D'ailleurs, l'hésitation dans la conduite de la guerre tenait avant tout à des causes politiques.

Le conseil des Deux-Cents, qui avait vu arriver dans son sein bon nombre d'hommes aux idées nouvelles, se divisa en deux partis: l'un, qui voulait discuter en face de l'ennemi et faire des concessions; il avait à sa tête l'ancien trésorier Frischling; l'autre, qui se prononçait pour une résistance énergique, était dirigé par l'avoyer Nicolas-Frédéric de Steiger, vieillard de 69 ans. Moins aristocrate que Frischling, il sentait la nécessité de réformes; mais il voulait avant tout sauver la patrie.

Brune sut admirablement tirer parti des petites discords qui divisaient les Bernois; il en profita pour renforcer ses troupes, et feignit des dehors de bienveillance et des intentions pacifiques pour endormir son ennemi.

Rien n'est contagieux comme l'hésitation; les troupes bernoises, d'abord bien disposées, se démoralisèrent; l'indiscipline s'ensuivit, les chefs furent suspectés. — Quand les hommes se montrent femmes, souvent les femmes prennent la place des hommes. Un même héroïsme animait les Bernois, patriciennes et paysannes. Elles exhortaient leurs maris à défendre la patrie. « Point de conférences,

la guerre, la guerre! » répondaient-elles aux timides conseils. De leur côté, la minorité clairvoyante du gouvernement, les officiers, ne cessaient de pousser à l'action. Au nombre de ces derniers se faisait remarquer le général d'Erlach, commandant de la division de Morat.

Enfin, le 20 février, les commandants de division se rendirent à Aarberg pour discuter un plan de défense; ce plan fut adopté, mais une direction supérieure manquait encore. Le Zuricois Hotze, feld-maréchal-lieutenant au service de l'Autriche, était attendu, mais n'arrivait pas. Sur le conseil du colonel Graffenried, le gouvernement nomma d'Erlach général en chef. Celui-ci remit aussitôt le commandement de sa division de Morat au colonel de Watteville et transporta son quartier général à Aarberg, au centre de la position. Mais bientôt fatigué de tant d'hésitations, qui devaient amener une issue fatale, il se rendit à Berne, accompagné de soixante-douze officiers, et se présenta aux autorités pour leur représenter le danger de la situation. « Si vous » persistez dans vos fausses mesures, leur dit-il, je » dépose ma charge, à moins que, mettant de côté » toute honteuse faiblesse, rappelant les sentiments » d'honneur et de patriotisme qui semblent s'être » éteints en vous, vous ne me donniez le pouvoir » de mettre à profit la bonne volonté et la valeur de » la plus brave des nations. » A l'ouïe de ces paroles patriotiques, des pleins pouvoirs furent accordés à d'Erlach pour prendre ses dispositions et attaquer l'ennemi dès l'expiration d'un armistice de dix jours qui avait été convenu avec le général français. (A suivre.)

Casino-Théâtre.

La semaine qui vient de s'écouler a été, pour Lausanne, une semaine féconde au point de vue des beaux-arts. Depuis huit jours, notre scène a été sans cesse occupée, soit par l'art dramatique, soit par l'art musical. Mais le fleuron de la couronne appartient sans contredit aux représentations données par Mlle Agar. Nous sommes peu habitués à entendre de pareils artistes; aussi, quand cette bonne fortune nous arrive, nous savons en jouir et l'apprécier, témoin les applaudissements enthousiastes d'une salle littéralement comble, qui ont accueilli les représentations d'*Horace* et de *Phèdre*.

Non seulement nous avons rarement l'occasion d'applaudir d'aussi beaux talents, mais plus rarement encore celle de voir jouer du Corneille, du Racine et du Molière. Notre petite scène lausannoise n'avait pas encore eu les honneurs de la tragédie.

Le genre tragique trouve, du reste, peu de bons interprètes. Dans notre époque, depuis Rachel et Ligier, la scène française n'a guère compté d'artistes qui puissent leur être comparés; mais nous estimons que Mlle Agar est un de leurs plus dignes successeurs. Elle réunit à la beauté physique une diction d'une grande pureté; elle parle le français comme on doit le parler, c'est-à-dire sans accent; dans sa bouche, cette langue devient harmonieuse,